



en avant

PRINTEMPS 2022 · N°52

Bétharram

au fil des saisons



quatorzième station

*Joseph, près du calvaire, avait, dans un jardin,
Séjour des morts, une demeure souterraine.
Il transporte le Christ au funèbre domaine,
De myrrhe et d'aloès, il l'imprègne et le ceint.*

*Sous le ciel apaisé de ce printemps serein,
Les amis de Jésus que leur douleur entraîne,
Le couchent sous le roc. La cohorte romaine
Ignore, de ce corps, le sublime destin.*

*Près du rocher scellé, le soldat prend sa garde.
Le soleil, au matin, sur lui, ses rayons darde.
Durant trois jours, le Christ demeure au tombeau.*

*La Vierge, à la maison, prolongeant sa prière,
Songe au corps transpercé, sous la dalle de pierre,
Au Christ ressuscité dans un éclat nouveau*

P. Raymond Bénac, s.c.j..

*Après une longue carrière de professeur de lettres,
tant à l'apostolat de Bétharram qu'au collège de
Bazas, le P. Raymond Bénac (1899-1980) a passé
les dix dernières années de sa vie au sanctuaire de
Notre-Dame.*

*Le « génie des lieux » lui a inspiré plusieurs recueils
de sonnets et méditations poétiques, dont cet
extrait du "Chemin de Croix de Bétharram", édité en
1960.*

REVUE TRIMESTRIELLE DU VICARIAT DE FRANCE-ESPAGNE
DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DE BÉTHARRAM
Contact : P. Laurent Bacho - Sanctuaires - Place Saint Michel Garicoits
64800 Lestelle-Bétharram - 05 59 71 91 69 - betharram.adm@gmail.com

www.betharram.net · www.betharram.fr

Abonnement annuel : 25€ · Abonnement de soutien : 35€
"en avant" : CCP 1707166J Bordeaux

conception / photographie : scom communication / Nay · impression Martin / Lons

Photographies

Couverture : Calvaire de Bétharram · Station 5 · Chapelle Saint Louis
A droite : Retable de la 14^{ème} station : la mise au tombeau



Jésus mis
au tombeau.

feuilleton l'aventure de Bétharram en Chine

Novembre 1924 : les Pères de Bétharram arrivent sur leur nouveau terrain de mission, dans la province du Yunnan, au sud-ouest de la Chine. Le P. Pierre Miéyaa raconte...

2) FONDATION DE TALI

Qu'ont trouvé les missionnaires de Bétharram à Tali ? Une maison, une petite école et une poignée de chrétiens honteux. Déconsidérés, ceux-ci sont toisés par des familles honnêtes, où l'on dit : « Ne se font chrétiens que les mauvais sujets ! » Cette réputation étouffe toute velléité d'embrasser la foi.

Un danger d'ailleurs paralyse l'évangélisation : les bandits. Depuis plusieurs lustres, au Céleste Empire, a succédé la république chinoise. Le régime est atteint d'impuissance. Du haut en bas de l'échelle, règnent le désordre, l'anarchie, le chaos. Les mécontents ont glissé dans la rébellion, et les rebelles, dans le pillage. Des hordes de brigands et de pirates écument les provinces.

Ils sont nombreux autour de Tali, et ils sont sous la conduite de chefs de bande comme Tchang-kié-pa, le fléau de la plaine. Ils minent les populations, incendient leurs demeures, et rançonnent les voyageurs. Les missionnaires sont leur proie préférée. Dernièrement ils ont arraché d'un poste voisin le Père Piton, qui est mort de leurs mauvais traitements. Un autre a couru les mêmes dangers.

Les Pères de Bétharram ne seront pas épargnés, s'ils se risquent sur les chemins. Le Père Etchart sera leur première victime en décembre 1925. Le Père Palou ne leur échappe qu'en fuyant, avec le Père Pirmez, dans les montagnes, en août 1926. Le Père Pirmez encore sera pris comme otage, en mars 1928,

par le terrible Tchang-kié-pa. En avril 1936, le Père Bart tombera entre leurs mains, comme plus tard, en 1949, les Pères Oxibar et Lanusse. Les bandits poussent l'audace jusqu'à s'attaquer aux villes. Tali a subi plusieurs fois leurs assauts, en août 1926, en mars 1928, et 1929, et de nouveau en avril 1936. Ces circonstances réduisent le champ des randonnées apostoliques.

Le tremblement de terre

Les trois premiers missionnaires de Bétharram gémissaient sur les dangers et l'étroitesse des horizons de l'évangélisation, lorsque, au début de la nuit du 17 mars 1925, se produit un tremblement de terre épouvantable. Toute la résidence est jetée au sol. Cependant les 17 individus qui l'habitent sont indemnes, sauf l'un d'eux, contre toute espérance : un garçon de quatorze ans, adopté par le Père Etchart ; enseveli sous un mur, il criait au secours ; on l'a retiré des décombres sans une blessure. C'est l'enfant du miracle.

Au lever du jour, l'aspect de la ville est effrayant. À part quelques charpentes de bois, tout a été renversé. Tali la belle, Tali la superbe n'est plus qu'un amas de ruines. Le quartier le plus riche a été réduit en cendres par l'incendie. La consternation règne, avec la souffrance et les larmes. On compte près de 5000 morts et la famine est aux portes. « Tout est détruit, gémit le chef de la mission ; nous sommes pauvres comme Job. »



Tali après le séisme (mars 1925)

Il estime que les missionnaires n'ont été préservés que pour s'adonner aux œuvres de charité. Aussitôt, il a dressé ses plans contre la misère : « Il me reste encore 9.000 francs. Petit à petit, je ferai les réparations indispensables ; je calculerai ce qui m'est absolument indispensable pour vivre, et le reste je l'emploierai à soulager les malheureux. » La catastrophe avait mis son âme à l'unisson de celle de saint Michel Garicoïts et de ses compagnons, au début de la fondation ; ils disaient : « Si nous pouvons joindre les deux bouts jusqu'à la fin de l'année et qu'il en reste après, ce sera pour les pauvres. »

Le Père Etchart exécute aussitôt son programme. Après une restauration sommaire de la résidence, il répartit l'argent qu'envoient à son secours l'Europe et l'Amérique. Tandis que les autorités locales, dédaignant les victimes, font main basse sur les deniers publics octroyés par Pékin, les missionnaires vont de porte en porte secourir les sinistrés. Leur générosité a opéré un retournement complet de la population. Les envoyés de l'Évangile ont retrouvé leur prestige.

Premières étapes de l'Évangile

Les sourds grondements du tremblement de terre qui avaient paru sonner le glas de la mission, ont été le signal de sa résurrection. Son chef a concentré ses efforts sur l'enseignement et l'évangélisation. La mission à Tali possédait deux petites écoles. Celle des filles ne devait prendre son développement qu'après l'arrivée des Filles de la Croix en 1934. Lorsque le Père Trezzi en prend la direction, après le séisme, celle des garçons n'avait guère que 90 élèves. Elle en comptera 150 en 1927, 170 en 1928 ; elle fera un bond jusqu'à 280 en 1929 et dépassera les 340 en 1930.

Petit à petit la lumière qu'on projette sur les intelligences finit par desceller le seuil de l'âme. Vite après l'arrivée

des Pères, sans aucune propagande préalable, un premier enfant demande le baptême. Il a l'autorisation des parents. D'autres ne tardent pas à se joindre à lui. « Ah ! s'écrie le Père Etchart, si ce petit mouvement pouvait continuer ! » Avec la grâce de Dieu, il continue. En 1926, les petits catéchumènes sont déjà une douzaine ; ils seront plus de soixante en 1928. La moisson lève.

On peut lier la première gerbe. En la fête du 15 août 1928, le Père Etchart a la joie de conférer le baptême aux trois premiers néophytes de l'école. À la cérémonie ont assisté tous les élèves qui suivent le cours de religion ; ils y ont amené leurs parents et ils y ont vu quelques notables. Dès le lendemain, plusieurs ont sollicité la faveur accordée à leurs compagnons. Ils seront huit à Noël, un autre les rejoindra en 1929. On n'entend plus dans les rues le slogan : « Ne se font chrétiens que les mauvais sujets ! »

Avec l'école, la ville elle-même s'éveille au christianisme. Quelques païens ont demandé à embrasser la foi. Dans la banlieue, après les catéchismes du Père Oxibar, quelques villages rassemblent quelques chrétiens. Les chrétientés, abandonnées depuis plusieurs années, connaissent un renouveau, avec le Père Palou à Yang-pi, le Père Magenties à Tapintsé, le Père Barcelonne à Djoukou-la. Partout chante l'espérance.

à suivre...



P. Barcelonne avec un groupe de chrétiens

nos trésors

P. Auguste Etchécopar

En cette année « Père Etchécopar » qui s'achève le 30 mai, la congrégation nous invite à mieux le connaître. Cette lettre circulaire qui annonce l'approbation des constitutions par Rome témoigne de la lumière du mystère pascal, passage par la Croix pour être uni à la gloire de la résurrection. Aux ténèbres du Vendredi Saint succède l'éclat du matin de Pâques. Le deuxième successeur du Fondateur apporte cette lumière à ses frères.

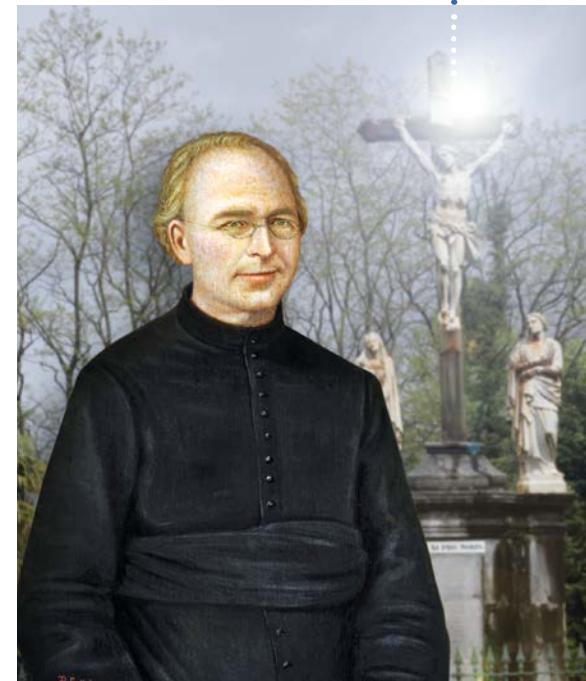
Bétharram ce 15 mai 1890
Très chers Pères et Frères en Notre-Seigneur.

Notre divin Sauveur disait aux disciples d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et par là entrât dans sa gloire ? » Luc 24, 26.

À la vue du bref pontifical approuvant nos constitutions, j'ai recherché la cause de cette nouvelle et insigne faveur ; je n'en ai trouvé d'autre que la loi évangélique rappelée ci-dessus. La Croix seule peut mener au triomphe, et il était nécessaire que le Père Garicoïts, après avoir beaucoup souffert à la suite de son Maître, participât un jour à sa gloire.

Il fit un jour cet aveu : « Les larmes que je vis tomber des yeux des Évêques m'inspirèrent le projet de fonder notre institut, mais quel lent et pénible enfantement ! Les obstacles étaient humainement insurmontables ; je regarde l'existence de cette Société comme un grand miracle ».

Il en devait être ainsi ; le dessein du Fondateur était si élevé ! Plus une œuvre est héroïque, plus elle est combattue par la nature poussée à son dernier retranchement et par Satan attaqué au cœur même de son empire. Ici, il s'agissait de fonder une Société capable de lutter contre le libéralisme, partout si répandu de nos jours que son influence pénètre le sanctuaire et la religion elle-même : « Des religieux dépouillés de tout, surtout d'eux-mêmes ; livrés intérieurement à la loi d'amour,



extérieurement à la loi de l'obéissance et ayant pour devise : « Mon Dieu ! Me Voici, avec votre divin Fils ! sans retard, sans réserve, par amour pour vous ! »

Qu'il fallait de sagesse pour concevoir un tel plan et de force pour l'exécuter et le mener à bonne fin !

Qu'il est difficile, parmi tant de caractères et de tempéraments divers, d'établir un seul et même esprit, si bien pondéré qu'en toutes choses l'obéissance règle la charité et la charité anime l'obéissance, dans une si juste mesure qu'il n'y ait place pour aucune illusion dans la piété, aucun excès dans le bien !



Et toutefois, ce but sublime, le Fondateur le poursuit jusqu'à son dernier soupir. Oh ! qu'il devait souffrir quand il écrivait les lignes suivantes : « Pourquoi donc ne pas se borner à exercer, dans les limites de sa position, l'immensité de la charité ? Quand on a des idées arrêtées, il est difficile de s'en défaire ! On croit perdre son temps en ne réussissant pas au gré de l'imagination. On ne sait surtout pas comprendre, goûter et embrasser d'un cœur grand et d'une âme généreuse et constant une obscurité, une stérilité, des insuccès mêmes auxquels on se voit réduit par obéissance... »

Qu'il dut souffrir, surtout à ces heures où, pour dernier trait de ressemblance avec le Seigneur, il voyait menacée l'existence même de son œuvre et, où tout semblait perdu du côté de la terre et du côté du ciel ! Alors surtout, l'œil et le cœur fixés sur la croix, invincible dans sa foi et ses espérances, il répondait à toutes les clameurs sinistres : « La congrégation est l'œuvre de Dieu ; il l'a fondée ; il la conservera et l'avancera dans son service et son amour ».

S'est-il trompé ? Et le ciel ne s'est-il pas chargé de répondre et de glorifier ce grand ami de la Croix ?

Quelle gloire pour notre père ! Quelle gloire aussi pour ses enfants ! À la condition toutefois de marcher sur ses traces et, comme lui, par la Croix, d'arriver au triomphe.

Nous rendons grâce au Seigneur ! Louange à Dieu et à Marie !

Tout à vous en Notre-Seigneur.

Etchécopar, prêtre.

carte postale de Bouar (RCA)



En octobre dernier, Bétharram a ouvert une nouvelle maison de formation en Centrafrique. Trois ans après la communauté de premier accueil et de discernement de Bimbo, à la périphérie de Bangui, c'est au tour de la communauté Saint-Michel d'accueillir les jeunes admis à l'étape suivante : le postulat.

Le P. Habib Yelouwassi, bien connu aux Sanctuaires, en est le responsable. Il veille désormais sur les « jeunes pousses » de la Congrégation : Germain Kwetakwenda-Lundu, originaire de la République démocratique du Congo, et Maxime Yamalé (d'autres vocations s'annoncent déjà pour la prochaine rentrée). La durée du postulat correspond généralement aux études de philosophie, suivies à l'Institut Saint-Laurent dirigé par les Capucins, non loin de là.

Le 23 février dernier, la communauté de Saint-Michel au grand complet posait sous le rameau de Notre Dame. Cinq nationalités pour cinq membres, un record pour la Congrégation et une belle image d'internationalité !

De gauche à droite : Fr. Angelo, directeur du centre de soins anti-sida, Italien ; Maxime, postulant, Centrafricain ; P. Habib, maître des postulants, Béninois ; Germain, postulant, Congolais ; Fr. Gilbert, supérieur de communauté, Ivoirien.

P.S. D'autres jeunes centrafricains sont en formation dans des communautés bétharramites : deux novices en stage apostolique à Albavilla et Lissone (Italie) ; deux novices en année canonique, plus deux postulants de 3^{ème} année, à Adiapodoumé (Côte d'Ivoire) ; enfin, deux pré-postulants à Bimbo, aux portes de Bangui, capitale de la RCA.

L'œil des sanctuaires

Le chemin de croix dans l'art et l'histoire

Ce texte est le résumé d'une conférence donnée à Bétharram le 26 juin 2021, lors de l'Assemblée générale des Amis des Eglises Anciennes du Béarn ; elle trouvait tout son sens au Sanctuaire qui a connu la création de deux Chemins de croix successifs avec, aujourd'hui, l'importante restauration en cours dont nous pouvons déjà admirer le résultat sur les six premières stations.



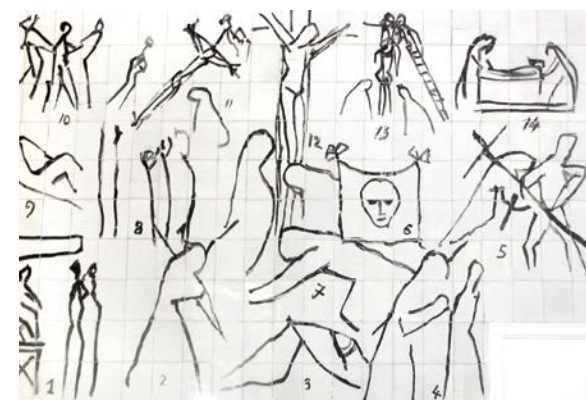
Projet pour le premier calvaire de Bétharram, estampe de 1635

Si la dévotion au chemin de croix a connu son apogée au XIX^e siècle et au début du XX^e, son origine est beaucoup plus ancienne et se confond avec le pèlerinage des premiers chrétiens à Jérusalem à partir du IV^e siècle. Le plus ancien témoignage connu est celui d'une dame pieuse du sud de la Gaule, Égérie, qui, vers 380, visita les Lieux saints et participa aux liturgies locales. À partir du XII^e siècle se développent des éléments de la dévotion à la Passion comme la dévotion à la Pietà, aux plaies du Sauveur, à la Sainte Face. À la suite des croisades et du voyage de François d'Assise en Orient, les franciscains s'installent en Terre sainte ; à l'image de leur fondateur, ils vouent un culte particulier aux souffrances du Christ et structurent les pèlerinages organisés sur les lieux de la Passion. Il ne s'agit pas encore de « chemin de croix » mais de visite des lieux mentionnés dans les Évangiles ou dans les livres relatant la vie du Christ.

Aux XV^e et XVI^e siècles, le voyage devenant plus onéreux et plus incertain en raison de la puissance ottomane dans la région, des pratiques de substitution se développent. Les franciscains diffusent partout en Occident des méditations itinérantes de la Passion du Christ permettant aux fidèles d'accomplir les mêmes démarches que celle des pèlerins en Terre sainte et les mêmes indulgences y sont attachées. Pour ce faire, ils disposaient en plein air ou dans des oratoires, des tableaux, statues, croix... illustrant des scènes marquantes de l'itinéraire du Christ vers le Calvaire et ils faisaient prier et méditer à chacune de ses étapes ou « stations » dont le nombre était très variable, de six à dix-huit dans certains cas. L'iconographie du Chemin de croix commence à se constituer à cette période. En France, le plus ancien Chemin de croix est celui de Romans-sur-Isère, réalisé à partir de 1516 par un marchand de la ville, Romanet Boffin, et surnommé le « grand voyage ». Après le Concile de Trente, Charles Borromée évêque de Milan encourage dans plusieurs sites des Alpes les « via sacra » ponctuées de petites chapelles où les scènes de la Passion, dans une mise en scène souvent théâtrale, sont chargées d'émouvoir les sens et les cœurs des fidèles. Au XVII^e siècle en France, le prêtre Hubert Charpentier fonde des hauts lieux de la dévotion au Chemin de croix, le premier Calvaire de Bétharram avec les « stations des mystères de la Passion » et le Mont Valérien avec ses 11 stations. En 1731, le pape fixe à 14 le nombre des stations et cette formule du Chemin de croix, du procès de Jésus à la mise au tombeau, va se répandre dans les églises paroissiales et monastiques après la Révolution française.

La 2^{ème} moitié du XIX^e siècle marque l'apogée de la dévotion : des Chemins de croix sont partout créés ou recréés : oratoires sur les collines proches des

sanctuaires (comme à Bétharram sur l'impulsion de Michel Garicoïts à partir de 1840) ou tableaux, bas-reliefs en plâtre, gravures colorées accrochés sur les murs des églises. Les représentations sont héritées de l'art de la Contre-Réforme et destinées à faire partager aux fidèles les souffrances du Christ et inciter chacun à la conversion. Mais ces œuvres qui deviennent des productions en série, souvent sorties des ateliers de Saint-Sulpice, sont de plus en plus décriées au début du XX^e siècle.



Henri Matisse, chemin de croix, chapelle du Rosaire, Vence (06), 1951

Après la 1^{ère} guerre mondiale, l'art sacré va bénéficier du renouveau apporté par l'art moderne : les artistes comme Maurice Denis, Ernest Gabard, Henri Matisse font œuvre unique ; les matières avec lesquelles ils travaillent sont variées et les lignes simplifiées suivant l'esthétique de l'« art déco » ou d'un art minimaliste, presque abstrait. Dans l'esprit du Concile Vatican II (1962-1965), une quinzième station fait aussi souvent son apparition : après la mise au tombeau, elle ouvre le chemin de croix sur l'espérance de la Résurrection. Notons qu'à Bétharram la chapelle du Sépulcre est devenue dès 1873 la chapelle de la Résurrection.

Anne-Christine Bardinet



1^{ère} station
Jésus au jardin
des oliviers



2^{ème} station
La trahison
de Judas





3^{ème} station
Jésus devant
Caïphe



4^{ème} station
La Flagellation
de Jésus

à l'écoute de Saint Michel

L'Oblation du Fils de Dieu.....

..... « Me voici, je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu ». Il entra dans la carrière par ce grand acte qu'il ne discontinua jamais. Dès ce moment, il demeura toujours en état de victime, anéanti devant Dieu, ne faisant rien par lui-même, agissant toujours par l'Esprit de Dieu, constamment abandonné aux ordres de Dieu pour souffrir et faire tout ce qu'il voudrait : « Il s'est anéanti, se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix ». C'est ainsi que Dieu nous a aimés ; c'est ainsi que Jésus-Christ, notre Seigneur et Créateur, est devenu un attrait ineffable pour le cœur, un modèle parfait et un secours tout puissant ; cependant les hommes sont de glace pour Dieu !

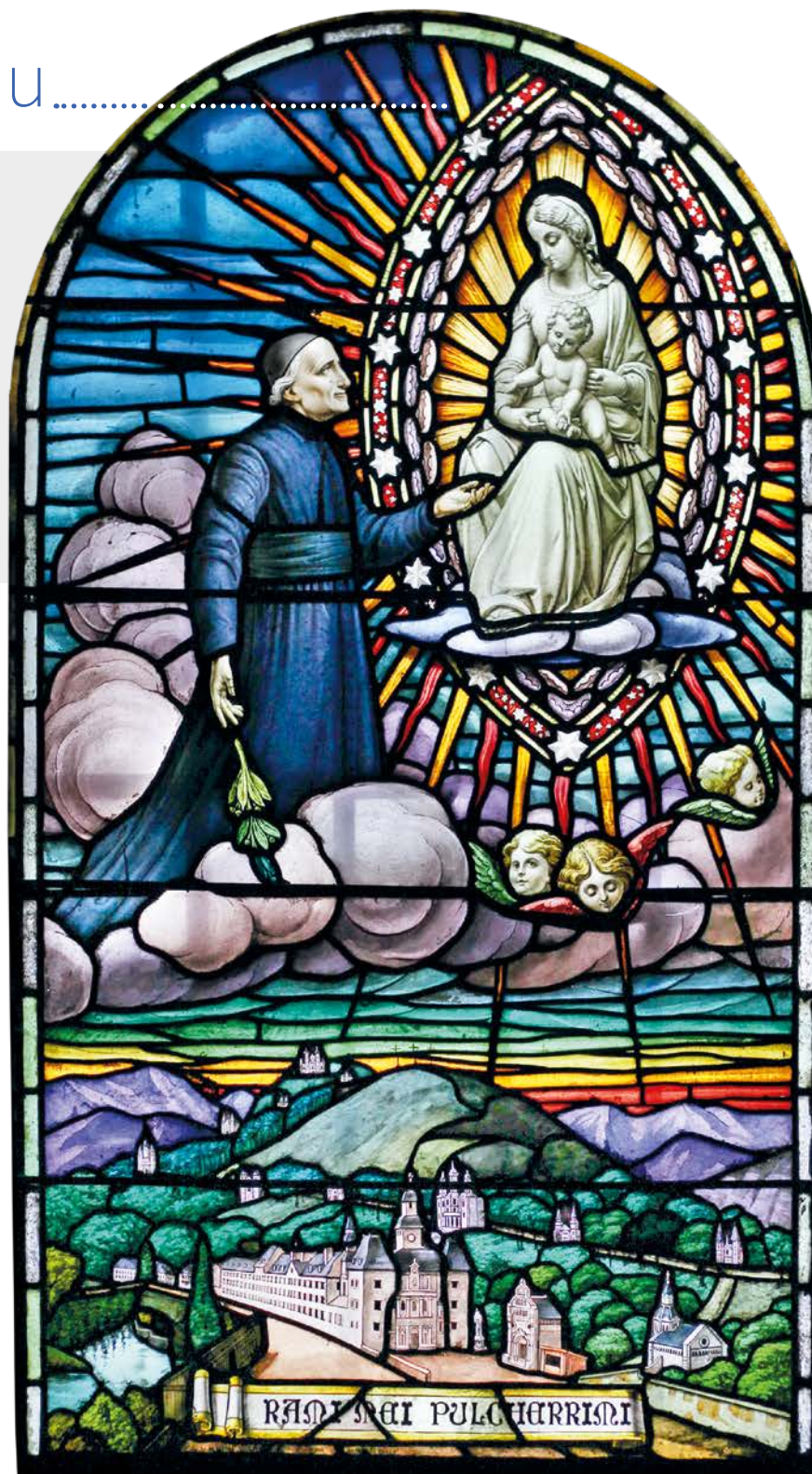
Saint Michel Garicoïts

C'est un passage tiré du Manifeste, le texte-fondateur que notre Père Garicoïts nous a offert comme contemplation de Jésus dans son offrande au Père, dès son entrée dans le monde jusqu'à son terme, sur la croix où il livre sa vie. Jésus a accompli sa mission « sans discontinuer ». La Croix, c'est l'accomplissement de cette volonté du Père qu'il est venu réaliser dans ce monde par amour : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). Jésus donne sa vie non pas au milieu d'une foule reconnaissante, mais au milieu de gens hostiles, indifférents méprisants. Seuls, sa mère, le disciple bien-aimé et quelques femmes sont compatissants.

L'anéantissement, dans l'entendement actuel, c'est une réalité négative qui signifie réduction et avilissement et donc à écarter. Pour le chrétien qui contemple cette attitude chez Jésus, il signifie dépassement et accomplissement, chemin à emprunter comme disciple. Jésus renie sa volonté propre pour adopter en toute liberté le désir de son Père.

Jésus ne fait rien par lui-même ni pour lui ; tout est fondé sur la volonté de son Père et tout est orienté par la réalisation de cette volonté. Il a tout abandonné, succès, reconnaissance et plaisir ; il s'est dépouillé de toute gloriole dans un consentement total et définitif à son Père. La Croix devient pour lui passage vers la glorification par son Père avec la résurrection, le 3^{ème} jour. Il a fallu cet anéantissement, ce dépouillement radical pour qu'il connaisse le couronnement de la gloire de son Père ; c'est le mystère pascal qui nous émerveille dans le temps de la Passion et de Pâques.

Ainsi, la Croix n'est plus objet de supplice mais devient le signe du grand mystère de l'amour, « un attrait ineffable pour le cœur ». Jésus, élevé de terre, nous attire pour que nous prenions exemple et modèle sur Lui. Le drame serait que nous restions insensibles, « de glace », nous contentant d'être spectateurs alors qu'il veut nous entraîner à faire le choix décisif d'une vie donnée et livrée par amour, en nous dépouillant de tout cet « ego » qui nous encombre et nous paralyse.



Église paroissiale de Lestelle-Bétharram, vitrail de St Michel Garicoïts

Dans un monde individualiste, où beaucoup recherchent tranquillité et confort, nous sommes appelés à nous laisser émouvoir par tous ceux qui souffrent autour de nous auxquels nous pouvons apporter consolation et réconfort. Cela demande de lutter contre son égoïsme.

Dans un monde où tant de jugements sévères et malveillants, tant de violence, tant de mécontentements s'expriment, nous pouvons exercer notre bienveillance, notre douceur, notre estime de l'autre. Cela demande de combattre notre assurance et notre pessimisme.

Travailler à anéantir tout le mal qui est en nous et nos tendances primaires, c'est bien accepter de souffrir mais pour connaître le vrai bonheur ; une vie désormais plus orientée par l'amour qui seul a le pouvoir de donner une joie durable. C'est bien le seul « secours puissant » capable de nous rendre pleinement heureux. C'est ce que Jésus réclame de chacun de nous sur la croix, « J'ai soif ». Jésus n'a qu'un seul désir c'est que nous acceptions d'emprunter ces exigences de l'amour qui sont éprouvantes certes, mais qui nous font faire l'expérience d'une vie totalement épanouie. Telle est la leçon du mystère pascal qui nous interpelle aujourd'hui.

Père Laurent Bacho s.c.j.

Bétharram ailleurs en Côte d'Ivoire, jubilé de diamant de la paroisse St-Bernard



La Communauté du Sacré Cœur de Jésus de Bétharram est au service de la paroisse Saint-Bernard d'Adiapodoumé dans le diocèse de Yopougon (Côte d'Ivoire). Elle est en fête en cette année pastorale, qui correspond à la 60^{ème} année de sa création.

À l'origine de l'évangélisation en Côte d'Ivoire, les Pères Alexandre Hamard et Émile Bonhomme des Missions africaines de Lyon, sont arrivés le 28 octobre 1895. Premier évêque ivoirien en 1960, Mgr Bernard Yago a naturellement donné le nom de son saint patron à la première paroisse créée du temps de son épiscopat, à Abidjan. En 1982, Mgr Laurent Mandjo, originaire de St-Bernard, est nommé évêque du diocèse de Yopougon, tout juste créé. En 1990, il confie la paroisse à la congrégation de Bétharram, en quête d'un lieu proche du grand séminaire pour la formation de ses premières vocations ivoiriennes. Toujours à la charge pastorale de la communauté, St-Bernard a actuellement pour curé le P. Théophile Degni, aidé de ses frères de la maison de formation et de la ferme pédagogique Tshanfeto.

Les premières années, c'est un apatam (un abri de bois et de paille) qui servait de lieu de rassemblement ; l'église actuelle a été bâtie en 1973. Puis sont venues de grandes salles de réunion, des

logements pour des rencontres des catéchistes et des ouvriers qui cultivaient des fleurs très appréciées par les Abidjanais. Tshanfeto a aussi construit plusieurs bâtiments ; plus récemment une grotte de Lourdes, avec une centaine de places assises ; dernièrement un podium pour des grands rassemblements, comme la vigile de la Saint Sylvestre. Il faut dire que la paroisse est souvent sollicitée comme lieu de recollection et de retraites pour les chrétiens du grand Abidjan. D'où le projet d'extension de ses capacités d'accueil, à travers un bâtiment de deux étages, qui pourra servir d'école catholique en semaine.

La paroisse est située en territoire ébrié, encore appelé atchan, ethnie de cultivateurs et propriétaires terriens. Leur sens de l'hospitalité a favorisé l'installation d'alloènes et d'étrangers d'Afrique de l'Ouest, attirés par le travail dans les plantations d'hévéas ou de palmiers à huile. Cette diversité a valu à St-Bernard d'Adiapodoumé, l'adoption depuis 2006 de l'appellation Paroisse-arc-en-ciel. La paroisse d'origine a donné naissance à plusieurs paroisses-filles, six actuellement, permettant une pastorale plus rapprochée.

Les religieux de Bétharram animent la paroisse, en collaboration étroite avec des laïcs qui s'investissent dans les différents conseils et activités pastorales. Depuis la fondation, ont été célébrés à St-Bernard 16750 baptêmes, 4530 confirmations, 1193 mariages, sans compter plusieurs dizaines de prêtres et de religieux, dont deux évêques. Les laïcs manifestent leur proximité et leur solidarité avec la communauté, à l'occasion des ordinations, professions religieuses ou des décès de leurs parents.

Les Communautés Ecclésiales de Base (CEB) sont l'épine dorsale de la paroisse. À ce jour, 23 CEB favorisent une pastorale de proximité, dans les quartiers, avec pour slogan : « CEB, Église famille ! CEB, Église fraternité ! » Les fidèles chrétiens se retrouvent par petits groupes de quinze à vingt familles, pour vivre des moments plus fraternels, des partages d'expérience autour du livret de réflexion élaboré par le diocèse, ou d'un passage de la Bible. On échange des informations, on met en œuvre les orientations de la paroisse. En somme, on vit la réalité de la mission, à laquelle nous envoie le prêtre à la fin de chaque messe. Enfin, les frères et sœurs s'y soutiennent mutuellement dans les moments d'épreuve ou les occasions heureuses, donnant lieu à des agapes, des temps de réjouissance populaire.

St-Bernard s'enorgueillit de célébrations vivantes et festives. Six chorales se répartissent les animations des messes. Dans un souci d'inculturation et de participation du plus grand nombre, le répertoire liturgique s'enrichit de cantiques en langues locales. Pendant les processions d'offrandes et les quêtes spéciales, l'assemblée s'avance vers l'autel en chantant et en dansant.

Un sommet a été atteint à la messe d'ouverture du jubilé le 23 janvier, l'évangélique était précédé d'un guerrier porteur d'une machette, symbolisant la parole de Dieu (épée à double-tranchant), marchant au son du tam-tam parler. La nouvelle du jour a été donnée par le président laïc du conseil paroissial ; la prière universelle a été dite en cinq langues, par des paroissiens d'ethnies différentes, symbolisant le caractère arc-en-ciel de la paroisse. La quête et la procession d'offrande ont été particulièrement vivantes : des jeunes filles bien entraînées suivies de l'ensemble des paroissiens, ont progressé joyeusement vers l'autel, les mains chargées de dons divers, au rythme des pianos et des percussions.



Après la communion, dix paroissiens d'âges respectables, ont encadré la mise en place du grand cierge du soixantenaire, qui restera allumé jusqu'à la clôture de l'année jubilaire. Après quoi, soixante enfants ont déposé un lumignon sur le pourtour d'une carte de la Côte d'Ivoire, savamment confectionnée par un artiste. Les réjouissances se sont prolongées après la messe, autour d'un repas festif offert par le conseil paroissial et la coordination des CEB.

La paroisse est aussi riche de ses mouvements, fraternités, groupes à caractère marial, groupes d'évangélisation de communautés nouvelles dirigées par des laïcs, dont de nombreux jeunes. Ce jubilé de diamant nous invite tous à une communion de prière, une solidarité spirituelle et une action de grâce à Dieu : pour la paroisse St-Bernard, et par elle, Il fait tant de merveilles. À Lui soit la gloire !

Thomas Dadié
Secrétaire du conseil paroissial

rendez-vous avec le Père Pierre Grech

Né en 1929 au Caire (Égypte) d'une famille maltaise de huit enfants, au passeport anglais, réfugiée en France et en Italie, le jeune Pierre Grech a hérité de son père un sens profond de l'unité dans l'internationalité. Au soir d'une vie marquée par l'esprit d'ouverture, l'ancien supérieur général partage son parcours et ses convictions à un religieux ivoirien en fin de formation initiale.

Comment avez-vous rencontré Bétharram ?

Pendant la guerre, j'étais séminariste du diocèse du Delta du Nil. En 1943, avec mes camarades, on nous a orientés vers le Séminaire de Beit Jala, en Palestine, où j'ai connu les Pères de Bétharram. Au bout de cinq ans d'études, je ne voulais pas être seul : j'aspirais à une communauté, une famille spirituelle.

C'est ainsi que je suis entré au noviciat en 1948. Après quoi, j'ai fait la théologie à Bel Sito, près de Bordeaux. Sitôt ordonné prêtre, le 29 juin 1953, on m'a envoyé à Rome où j'ai étudié le droit, puis à Toulouse, à Bel Sito de nouveau et retour en Palestine. J'y ai vécu mes premières années de sacerdoce, mais cette fois comme supérieur de Beit Jala. Pendant onze ans, j'ai formé des jeunes prêtres. Dès lors, la Terre Sainte était devenue comme ma terre, mon diocèse, ma vie...



C'est alors qu'on vous appelé à d'autres responsabilités dans la Congrégation...

Effectivement, en 1968, j'ai été nommé Provincial de France. Ce fut pour moi une surprise, d'autant plus que je n'avais pas encore acquis la nationalité française ! Ce provincialat correspond aux années les plus difficiles pour moi. Néanmoins, dans la période compliquée qui a suivi mai 68, je me suis attaché à l'Église de France, je me suis fait beaucoup d'amis parmi les prêtres, et j'ai travaillé à ouvrir Bétharram

aux diocèses. Du fait de mon histoire, je ne pouvais concevoir la vie religieuse comme quelque chose de fermé. Au début, ça n'a pas été simple parce que je venais de

l'extérieur, mais j'avais une bonne équipe. J'ai aimé la Province de France... Et puis en 1975, j'ai été

élu Supérieur général. Cela a été ma seconde vie, on peut le dire. L'une de mes premières décisions, avec mon Conseil a été de changer la maison généralice de Bétharram à Rome, en signe d'ouverture. Cette installation a été un grand changement pour Matthieu Etchéniq, Marco Gandolfi et moi-même qui formions un trio très uni.

En 1959, Bétharram s'était déjà ouvert à l'Afrique, à la demande du Saint-Siège. Ce mouvement favorisé par le Père Jean Matéo, Provincial de France, avait commencé par le nord de la Côte d'Ivoire, la formation d'instituteurs pour l'école catholique, puis l'animation d'un petit-séminaire, avant de se déplacer progressivement

au sud, à Abidjan. Et moi, j'ai voulu ouvrir la vie religieuse bétharramite à des Thaïlandais. Ce fut un grand travail, parce que nous n'avions pas d'Asiatiques dans la congrégation. Une autre ouverture importante fut celle de l'Inde. L'idée, bien que venue des Sœurs d'Anglet, a été mis en œuvre par le Père Sheridan dans les années 1987-93.

Déjà à Rome, avec mon conseil, nous nous étions dit que l'avenir, c'était l'ouverture. Que serait Bétharram aujourd'hui si on ne s'était pas internationalisé ?

Mon défi c'était l'ouverture missionnaire : l'Afrique, la Thaïlande et l'Inde, mais aussi l'ouverture de l'esprit de Bétharram, l'ouverture à l'universel. Je suis rentré à Bétharram pour trouver une famille, et je crois que j'ai tout fait pour cultiver cet esprit. Oui, en tant que supérieur général, j'ai aimé la Congrégation, avec le message de saint Michel, l'esprit de Bétharram qui a un esprit d'ouverture.



C'est une joie pour moi aujourd'hui quand, de ma fenêtre au troisième étage, je vois la communauté Notre-Dame forte de ses composantes internationales : Africains, Indiens, Européens ...

De riches années à la tête de la Congrégation, et après ?

À la fin de mon mandat, en 1987, j'ai retrouvé la Terre Sainte, où je me suis mis au service de la nonciature apostolique. J'ai travaillé à la création de l'assemblée des évêques. Comme secrétaire de la conférence épiscopale d'Orient, j'allais tous les mois à Chypre pour des réunions. Le dimanche je revenais en communauté à Bethléem. Un beau jour, l'âge venant, j'ai choisi de rentrer en France : une expérience de trois ans à Lourdes, et enfin Bétharram, où je termine ma vie... Il faut donner un sens à sa vie. Je suis avec tous les autres Pères âgés, malades. Je suis content de terminer ainsi. C'est la dernière étape. L'important, c'est de rester uni à Dieu, c'est d'aller vers Lui.

Vous avez aidé la congrégation à s'ouvrir au monde. Aujourd'hui, quelle est votre vision pour cette famille religieuse et pour les laïcs qui s'abreuvent à la même source ?

D'abord, je suis heureux d'avoir contribué à cette ouverture. Jamais on n'aurait imaginé un Indien, un Africain, supérieur à Bétharram. Nous étions tous Béarnais et Basques jusqu'au dernier cheveu. Que cette ouverture se soit réalisée est une joie pour moi. Elle a donné des fruits. Il faut continuer, veiller précieusement à cette ouverture, s'accepter différents mais complémentaires ! Ensuite, je crois que Bétharram est sur le bon chemin. Aujourd'hui, quand on voit le Père africain en mission à Saint-Palais, c'est formidable. Quand on voit les deux jeunes scolastiques ivoiriens de Pibrac, on sent qu'ils aiment Bétharram. C'est cela, l'avenir. Garder l'unité, s'accepter. Par rapport aux six congrégations que j'ai connues et qui ont disparu, le secret de Bétharram, c'est de s'être projeté à l'international. Mais je répète, une chose est l'ouverture, une autre est de la préserver. Gardons ce désir de faire une famille malgré nos différences.

La toute dernière question : dans votre cheminement à la suite du Christ, qu'est-ce qui vous a permis de rester fidèle jusqu'à ce jour ?

Il faut aimer. Un religieux qui ne se sent pas aimé, tout ce que tu lui diras de saint Michel Garicoïts, de sa spiritualité... sera peine perdue. Il faut que le religieux se sente aimé et reçu. S'il y a ce fondamental, il pourra écouter saint Michel ; s'il manque, tout devient problème, comme dans la famille. Il faut aimer les hommes, c'est cela, au fond, le secret d'une vie.

(Propos recueillis par Frère Fulgence N'Guetta Oi N'Guetta)





Aujourd'hui la pluie tombe à torrents, la cime de nos montagnes est de nouveau couronnée de neige et le sourire du printemps se cache et disparaît encore. Il n'y a que la charité de Dieu qui soit chose permanente, en souffrant ici-bas, en jouissant de sa gloire au ciel... Que Notre Dame du Calvaire vous fasse part des saintes et vigoureuses joies de la résurrection de son divin Fils.

(P. Auguste Etchécopar, 28 avril 1874)